mais quel effleurement de toutes choses ! quelle incroyable façon de savoir et de juger !

Les femmes anglaises, au contraire, s'attachent à suivre un cours régulier d'instruction ; elles lisent beaucoup, font des extraits, des dissertations, et évitent par là l'oisiveté et l'ennui, ces deux terribles maladies affectées à l'espèce féminine. Malheureusement l'abus se glisse dans ces lectures : le roman et même les journaux y prennent une place qu'ils ne devraient pas avoir. C'est encore là un fruit du protestantisme, du libre examen. Si nos croyances étaient fermes, complètement pratiques, nous saurions écarter l'abus et accepter l'utilité. Il est encore une situation que les Anglaises acceptent mieux que les Françaises, nous voulons parler du *malheur* pour une femme de n'être pas mariée à vingt-huit ou trente ans, de passer *vieille fille*.

Chez nous, dès qu'une fille vient au monde, on songe à amasser sa dot, car c'est la quotité de cette dot qui la fera bien ou mal marier ; puis, à partir de son enfance, on ne cessera de lui parler de mariage ; enfin on lui persuade que c'est presque un déshonneur de rester fille ; mais, par une convention tacite, on se garde bien de lui apprendre que le mariage, tel qu'il a été institué par l'Église, est l'union de deux âmes égales devant Dieu, et qu'en donnant sa main à un homme elle devient la moitié de lui-même et la chair de sa chair. Non, il n'est question ni du cœur, ni du devoir ; elle épouse un homme, qu'elle connaît depuis deux mois à peine, et sa famille triomphe, car elle est délivrée de l'importune pensée de posséder une vieille fille. Et pour éviter cela, on fera des mariages qui seront, au fond, une véritable vente,

c'est-à-dire une honte tout de suite, bientôt le malheur, plus tard la faute.

Comme en Angleterre les filles n'ont point de dot et qu'on en compte beaucoup plus que de garçons, elles s'attendent d'avance à ne pas se marier et n'en sont ni plus tristes ni plus malheureuses.

Les soins à donner aux plus petits de la famille, ces douces occupations attribuées aux *tantes berceuses*, l'étude, l'observation attentive des gens et des choses, et la conscience de ce qu'elles valent intellectuellement, soutiennent les Anglaises jusqu'au moment parfois très-éloigné, et pour beaucoup ne devant jamais arriver, où un honnête homme, sincère et intelligent les associe à son sort ; mais, comme elles se respectent et ne se croient pas déclassées parce que la jeunesse s'en va, elles n'acceptent l'époux qui si elles le connaissent bien et sont sûres qu'il ne les prend pas, ne les achète pas *pour faire une fin*.

Charlotte, comme Eugénie, comme Rahel, dont nous parlerons à son tour, était d'aspect assez chétif ; ses traits étaient irréguliers, son front proéminent, ses yeux petits, mais avec un regard profond et incisif.

Elle fut élevée ainsi que deux de ses sœurs dans une pension dont le régime était dur et malsain, l'uniforme grossier, les aliments insuffisants et mal apprêtés. M. Brontë resta longtemps sourd aux plaintes de sa fille aînée et ne se décida à reprendre ses enfants que lorsque l'une d'elles eut succombé. Charlotte fut alors placée chez miss W., auprès de laquelle elle vécut huit ans comme pensionnaire et comme sous-maîtresse.

Et ici M. C. Selden nous donne une excellente page sur la différence qui existe entre les pensions